

Chez les Acadiens d'Ottawa

(Suite de la première page)

de langue anglaise semblent détenir la monopole. Un exemple illustre sa pensée : c'est le cas d'un jeune homme de sa paroisse qui fut facteur au collège d'Antigonish ; forcé de faire son chemin par lui-même à cause de la grande pauvreté de ses parents, il débuta dans la vie comme serviteur ; c'est le moyen de se faire instruire. Aujourd'hui, ce jeune ami de jeunesse du Sénateur Girroir est compté au premier rang des plus grands chirurgiens de la cité de New-York. Il devrait y en avoir un plus grand nombre de ces "self-made men" parmi les Acadiens, car s'il leur manque cette initiative personnelle parfois, ils l'emportent néanmoins sur leurs concitoyens d'autres races par la ténacité, la persévérance et l'énergie. Il parle ensuite de l'attachement des Acadiens à la foi de nos ancêtres et ajoute que c'est ce trait national frappant de beauté qui scelle la race acadienne son caractère d'immortalité. Il repasse avec enthousiasme les bienfaits accomplis chez les Acadiens par la Société l'Assomption ; "C'est par elle, dit-il, que nous pouvons communiquer avec nos frères de toutes les rives, que nous apprenons à nous mieux connaître et que nous pouvons réaliser ensemble les projets propres à notre complet développement." "Ce qu'il nous reste à faire, poursuit-il, c'est de continuer le travail commencé : travail de la correction de nos méthodes d'affaires, de groupement, d'union et d'avancement." C'est de nous attacher de plus en plus à notre langue maternelle sans rien négliger celle des affaires par laquelle nous nous introduisons plus facilement chez le dominateur". "C'est de nous corriger dans tous les sens, surtout dans l'usage exact des noms de famille et dire Aucoin au lieu de Leblanc et non White ; Bourque quand ce n'est pas Burke, etc., etc. Pourquoi notre généalogiste acadien, M. Placide Gaudet, ne lancera-t-il pas un mouvement dans cette direction et jeter contre ce fleau qui nous envahit les Soixante-quinze de sa science et des efforts réunis de ses frères assomptionnistes ? Ici, l'honorable Sénateur acadien-écossais, dans une envolée éloquentes refait quelques pages de notre passé ; il admire le courage de nos pères, leur persévérance et leur vitalité, leur foi et leur patriotisme. "Restons ce qu'ils ont été, dit-il en terminant ; jamais offensifs mais toujours prêts à résister à celui qui nous veut du mal ; comme eux, premiers pionniers et premiers maîtres du sol, soyons pionniers dans tous les domaines et nous serons les maîtres chez nous. La race acadienne est appelée à faire de grandes choses ; tâchons en conséquence de transmettre à la génération future les moyens sages et diplomatiques par lesquels elle les accomplira. Que chacun de nous veille sur son avenir comme sur celui de la race toute entière".

Monsieur le député Turgeon est l'orateur suivant. Monsieur Turgeon a toujours porté à notre succursale le plus grand intérêt ; toujours avec nous et prêt à secondar nos aspirations et à travailler à notre avancement. Il se lève au milieu des applaudissements ; tous sont heureux de le revoir en santé, car il fut l'un de ceux qui, le soir de l'incendie du Parlement, ont été trouvés à leur poste et ont failli être victimes de la conflagration. M. Turgeon nous raconte le moment terrible où il s'est trouvé en face du brasier qui a détruit notre édifice parlementaire, et se dit un protégé de la Providence s'il est de retour avec nous aujourd'hui. A ce moment c'est le début de son discours. Monsieur le Sénateur Poirier entre dans la salle ; un engagement sérieux l'avait retenu jusqu'à ce moment, mais il avait tenu d'être présent à nos délibérations auxquelles il s'intéresse toujours. Il est reçu par des applaudissements prolongés et conduit au siège qui lui était réservé. Monsieur le député de Gloucester passe à la perte qu'a subi l'Acadie par la destruction du beau collège de Caraquet. "Ouvrez, dit-il, que j'avais suivi depuis sa fondation ; maison qui avait donné à plusieurs de mes fils les secrets de la réussite dans la vie ; institution dont le partage des difficultés et des succès avait été accepté par l'un de mes fils aujourd'hui membre de cette vaillante congrégation des Eudistes. Ce beau collège auquel je m'étais toujours intéressé était une des gloires de l'Acadie ; un des piliers de son existence comme un des phares conducteurs de son avenir." Monsieur Turgeon exprime ensuite ses sympathies à l'honorable Sénateur Poirier dans la perte qu'il vient de subir par la destruction de ses manuscrits historiques ; il prie le frère Gaudet de participer de toutes ses forces à la réparation d'une telle perte en accordant à l'auteur des documents incendiés toute l'assistance de ses lumières et de ses notes personnelles. L'orateur nous parle encore de ce qu'il a fait pour les Acadiens de son comté de Gloucester, comté qui devient de plus en plus français, de plus en plus acadien. Il exprime toute sa satisfaction d'avoir procuré de l'emploi au gouvernement à plusieurs des membres de notre succursale ; il est heureux, puisque ces candidats font aujourd'hui honneur à toute la race acadienne. Il traite d'une manière élogieuse du beau travail que fait la Société l'Assomption, de son avancement et de son influence. "La Société l'Assomption dit-il est nécessaire à l'avancement de notre race ; il faut absolument qu'elle progresse et qu'elle agrandisse son champ d'action, car elle est le seul moyen de notre union et de notre force".

L'honorable Sénateur Poirier est alors invité à adresser la parole. Il remercie la succursale des bonnes sympathies qu'elle a bien voulu lui exprimer. Il nous dit tout son plaisir de retrouver à ses côtés le vénérable député de Gloucester qui a failli perdre la vie dans l'incendie du Parlement. Ce dévaste

national a emporté dans ses ruines, il est vrai, dit-il, quelques manuscrits d'histoire que je préparais depuis quelques années, mais il n'y a pas lieu de se décourager puisque Monsieur Placide Gaudet a en sa possession tout ce qu'il faut, et d'avantage, pour reprendre un même travail ; "il n'y a donc rien de perdu, faut-il remarquer, mais quelque chose de trouvé." Monsieur le Sénateur que cette incendie du Parlement lui ravit autre chose de précieux, c'est la croix de la Légion d'Honneur qu'il tenait du Président de la France lui-même. Il passe ensuite au caractère de la race acadienne, à l'aurore de son histoire, à Subercase qu'il appelle la plus grande figure de notre histoire, à notre avenir comme nationalité distincte qu'il dit assuré. Le parler acadien l'intéresse ; cette langue amenée au pays juste à l'époque de la formation de la langue française et dans laquelle il retrouve avec joie les vieilles expressions du siècle de Madame de Sévigné. Monsieur le Sénateur veut être le généalogiste pour les mots et expressions de notre dialecte particulier ; il veut leur trouver des parents dans les plus belles régions de France contemporaine ; il les fera vivre chez nous ces vieux mots — pur or de la langue de nos pères ; ce sera pour nous le Mistral de l'Acadie. L'orateur nous parle ensuite du peuple acadien dans l'avenir, il appelle ses prévisions sur des mouvements comme celui de Colonisation, d'Agriculture et de Rapatriement dont le succès montre est assuré ; il se base dans le domaine intellectuel sur le progrès accompli par Monsieur l'Inspecteur Hébert dans l'amélioration de l'enseignement supérieur chez notre classe enseignante. Ce sont, en effet, toutes ces idées dont la réalisation nous apportera la force de concourir dans tous les domaines avec nos concitoyens de langue étrangère.

Ces grandes idées touchant l'avenir du peuple acadien sont toutes exposées clairement et logiquement. Au cours de quelques envolées oratoires le secrétaire dont le tort est de ne pas connaître la sténographie — a pu saisir ces quelques traits pratiques : "Nous voulons faire et devons faire en tout notre devoir — c'est la condition nécessaire de notre vie et de notre utilité nationale. Il faut chez nous racheter l'infériorité du nombre par quelques supériorités". Au sujet de l'instruction publique en Acadie, l'honorable Sénateur dit : Nous devons nous mettre au niveau des autres nationalités. Et, rappelant quelques souvenirs des réunions acadiennes dans le lancement de ces mouvements touchant l'instruction, il nous dit qu'à ces assemblées on avait invité les surintendants de l'instruction publique ; On ne dit rien en arrière des Anglais qu'on ne puisse leur dire en avant. Il parle ensuite de la générosité du soldat acadien et de l'excellente idée qu'on a eu d'organiser un bataillon, car l'Acadie ne doit pas rester en arrière dans n'importe quel domaine. En reprenant son siège, Monsieur le Sénateur est longuement applaudi.

Le président demande ensuite à Monsieur le député Michaud, du Madawaska, à nous adresser la parole. Celui-ci se dit heureux d'être avec nous en cette occasion où il entend de si belles choses et obtient une leçon si pratique de patriotisme. Il adresse ses remerciements à nos bons collègues acadiens pour avoir produit des hommes de la trempe de ceux qui viennent d'adresser la parole, et des historiens comme l'honorable Sénateur Poirier et Monsieur Placide Gaudet. Il a son mot de sympathie à l'adresse du malheur qui vient de frapper la Congrégation des Eudistes par l'incendie du collège de Caraquet. Il passe ensuite à l'incendie du Parlement ; de ses suites malheureuses pour les Acadiens surtout ; il raconte d'une manière très fine ses propres tentatives pour échapper au feu destructeur et comment, lorsqu'il était à la fenêtre d'un étage supérieur avec quelques collègues, un pompier éteint par leurs efforts, le désastre est devenu excitant au point de leur tendre un puissant jet d'eau au lieu d'une échelle. Il nous dit toute son appréciation du mouvement lancé en faveur de l'organisation d'un bataillon acadien ; "c'est la part des Acadiens à cette malheureuse guerre, il faut qu'ils se distinguent". Il nous parle du beau travail que fait partout chez les Acadiens la Société l'Assomption, sa caisse école et ses protégés ; — trouve de charité et de dévouement — et sa succursale "De Razilly" d'Ottawa. Il aborde dans le sens des paroles d'inspiration que nous sommes à l'extérieur ; c'est par les groupes de l'extérieur que la race acadienne sera connue et appréciée. Monsieur F. J. Robidoux, jeune

et actif député du comté de Kent, est alors invité à dire quelques mots. Monsieur Robidoux est toujours bref mais très pratique dans ses remarques. Il dit un mot de sympathie à l'honorable Sénateur Poirier à l'occasion de la perte qu'il vient de subir et à la bonne congrégation des Eudistes pour le malheur qui la frappe par la destruction de leur beau collège de Caraquet. Il prouve ensuite, par le beau travail qu'opère partout la Société l'Assomption, l'efficacité du système coopératif ; les trois mots de votre devise sont à la base de ce système. Il s'étend quelque peu sur les divers mouvements entrepris avec succès en Acadie depuis quelques années ; il s'arrête plus longuement sur l'organisation d'un bataillon acadien. Il nous parle du Lieutenant-Col. Daigle comme l'homme de la situation et du jour. Il termine en nous engageant à travailler toujours dans le sens que nous le faisons actuellement, soit vers l'union complète de tous les Acadiens d'Amérique.

Le Docteur Aucoin, délégué à notre petit Congrès par la Succursale "Abbé Casgrain" de Montréal, est l'orateur suivant. Monsieur Aucoin est l'organisateur de cette succursale sœur de Montréal. Il débute en nous disant qu'il n'avait jamais assisté à une réunion plus digne et plus honorable que ce petit congrès acadien d'Ottawa. Il est enchanté du beau travail que fait à Ottawa notre petite groupe acadien. Il ajoute ses sympathies à celles qui ont exprimées à l'adresse de l'honorable Sénateur Poirier et passe immédiatement au travail que fait dans la métropole du Canada la succursale "Abbé Casgrain". Il nous parle du dévouement et de l'activité que déploie pour les Acadiens de Montréal le vaillant curé de Verdun, le révérend Père Richard. Il corrobore toutes les suggestions faites par l'honorable Sénateur Girroir au sujet de la correction des noms de familles françaises prononcés trop souvent à l'anglaise. Il prie Monsieur Gaudet d'entreprendre un mouvement dans cette direction.

Monsieur le docteur Aucoin fait remarquer ensuite qu'il existe dans l'administration de la caisse école de notre Société une lacune qu'il faudrait immédiatement effacer ; il s'agit de la répartition des fonds à certains de nos universitaires dont les moyens ne leur permettent pas de continuer des études supérieures. Il connaît quelques cas de ce genre en faveur desquels notre Société nationale devrait intervenir. Il s'étend aussi sur le travail entrepris par l'abbé Beaudet — Monsieur Henri D'Arles — par la rédaction française d'une nouvelle histoire de l'Acadie par Edouard Richard et termine son discours en exprimant de nouveau toute sa satisfaction de constater partout cet avancement monumental de la race acadienne, sa fermeté, sa persévérance et l'assurance de son avenir.

Un vote de remerciements proposé par Monsieur H. P. Arsenault, appuyé de Monsieur Placide Gaudet à l'adresse des distingués visiteurs, clôt cette réunion acadienne d'Ottawa. Elle nous assure de nouveau que toute entreprise acadienne réussit nécessairement. Aux notes des Provinces maritimes d'en prendre note et d'y aller avec courage.

LE SECRÉTAIRE.

L'agonie des yeux

Quand il revient à lui, le sergent breton ne se souvenait plus de rien. Une petite voix, à son oreille, lui murmurait qu'il en avait eu de la chance... sa tranchée avait sauté... il avait été enseveli vivant... s'était battu quatre heures sur lui dans l'entonnoir ! Heureusement, sa baïonnette dépassait un peu... Le matin, les infirmiers l'avaient déterré et apporté ici. Toute cela dans, bourdonne dans sa pauvre tête alourdie... ses yeux surtout le font souffrir. Pourtant peu à peu, le choc paraît s'apaiser ; les mains douces des infirmières semblent aspirer le chaos qui est en lui... Sauvé du pays de l'effroi, le petit sergent regarde l'ambulance, les fleurs, les tabliers blancs, les fleurs jolies qui entourent la Madone, et, pour la première fois depuis son arrivée, il sourit à toutes ces lumières. Souffrez-vous encore ? — Non, je suis bien, très bien. Seulement ses yeux le piquent... Ils ont tant vu, ses yeux !... Ils ont vu l'enfer !... Un peu inquiet, le sergent demande une glace et se regarde. — Oh ! le coquet !... s'écrie l'infirmière. Dans cette glace il retrouve ses yeux clairs, ses beaux yeux d'adolescent que ses mains embrassées avaient de quitter... ses yeux bleus

Avis aux Fumeurs

Nous désirons attirer l'attention de tous les fumeurs et amateurs de bon tabac que

FRENETTE & FRERE, manufacturiers de Montréal a fait un arrangement spécial avec M. JOHN J. DAGILE, de Edmundston, qui sera leur dépositaire à l'avenir. Par conséquent M. Daigle aura désormais en main les tabacs **VIGER, PONTIAC** composés de parfum d'Italie et Quesnel pur naturel à 10c, le paquet et aussi le tabac **ORLEANS** composé de parfum d'Italie et de havane à 5c, le paquet.

Tous ces tabacs sont purs et naturel de première qualité et les seuls sur le marché garantis comme tels. Tout fumeur qui désire fumer ce qu'il y a de mieux n'a qu'à demander le **VIGER, le PONTIAC ou l'ORLEANS**.

Les marchands qui désireraient vendre les tabacs de **FRENETTE & FRERE** pourront se le procurer au prix du gros en s'adressant à

JOHN J. DAGILE,
Dépositaire pour **Edmundston, N. B.**
FRENETTE & FRERE

SIROP
DE GOUDRON ET
D'HUILE DE FOIE DE MORUE DE
Mathieu
CASSE LA TOUX

Gros flacons. — En vente partout.

CIE. J. L. MATHIEU, Prop. SHERBROOKE P. Q.
Fabricant aussi les *Poudres Nerveuses de Mathieu*, le meilleur remède contre les maux de tête, la Névralgie et les Rhumes Fiévreux.

comme le ciel de France.

— J'avais si peur... dit-il à l'infirmière en lui rendant la glace... si peur d'être aveugle !...

Mais vous êtes fou !... vous ne sont même pas rouges !... Cependant, comme une bête malade, le pressentiment s'est tapé dans son âme.

Deux fois longuement, le major est venu examiner ses yeux, et le soldat a surpris des gestes...

Et puis, les âmes boivent parfois sans intermédiaire la vérité à mesure les autres âmes.

Ses yeux ne lui font plus aucun mal et il est inquiet pour eux !... Un soir, il dit à la Soeur :

— C'est curieux !... le haut du mur me paraît noir... ?

— C'est l'ombre... ?

— L'ombre de quoi... ?

Comme la religieuse s'éloigne sans répondre, il la rappelle et d'un voix de reproche :

— Je suis catholique et Br ton pourquoi me cacher la vérité... ?

Alors, de plus en plus inquiet, le sergent fait des expériences.

Extérieurement, ses yeux sont intacts... Intérieurement, ils voient du noir, en haut, là où il n'y a pas de noir.

Il laisse une paupière, puis l'autre, et constate que l'œil droit voit un peu (en accordéon)... c'est à dire que les choses ont l'air de s'y plisser... tandis que l'autre voit, mais avec la bande noire...

Tout cela, il le garde pour lui. On lui a recommandé de rester couché, bien allongé sur le dos la tête immobile... Pourquoi... ?

Un dimanche, il fait très beau. Il reste seul dans la salle...

Alors, se cachant comme un voleur, le sergent se glisse dans la chambre de l'infirmière-major et ouvre le registre des malades. Vivement il cherche son nom, le trouve avec une mention à l'encre rouge :

(Sergent N..., alle Saint-Jean.) (Décolation double de la rétine.) Ensuite, il y a trois mots en allemand.

Ces mots, il les copie, et revient s'étendre sur son lit.

Mais, le soir, il appelle une petite infirmière qui sait l'allemand et, comme au hasard, il lui montre la phrase :

— Cela veut dire quoi... ?

La petite sans méfiance traduit : (Rien à faire... !)

Elle ne voit pas, la jeune fille, que la sœur perle à grosses gouttes, tout à coup au front du soldat.

Depuis ce jour, sans rien dire à personne — les grandes douleurs sont muettes — le sergent fait à sa patrie l'héroïque sacrifice qu'il ne prévoyait pas si grand.

Il demande les siens, sa mère, ses sœurs, sa petite fiancée... et il savoure leurs visages...

— Donnez-moi votre main... ? Et il regarde longuement la main de la jeune fille :

Comme c'est joli une main ! Parfois, quand il est seul, il ferme les yeux et s'exerce (pour quand il sera aveugle... ?) Mais pas beaucoup ; il aura tellement le temps plus tard !...

Puis il veut une permission de sortir.

Le major refuse. Le sergent insiste : — Je sais ce qui m'attend, dit-il, laissez-moi profiter de mes derniers jours... ?

Et il sort.

Il va d'abord, 9 rue Duroc, à l'Association Valentin Haüy, pour le bien des aveugles... Il veut se rendre compte... Et cette visite lui fait un bien inexprimable, en lui donnant la certitude que (ja mais un aveugle n'est abandonné, et que toujours il peut gagner sa vie... ?) Oh ! les braves cœurs qui depuis un quart de siècle s'accrochent de plus de 10.000 aveugles !...

En revenant, il passe à Notre-Dame, et, adossé contre un pilier, il regarde longuement le jour mourir dans la splendeur des vitraux.

Le lendemain matin, au Bois, il observe avec tendresse l'eau refléter les teintes roses, les arbrisseaux mirer dans le lac tranquille, les fleurs fraiches es les oiseaux, ces autres fleurs...

Il s'arrête pour voir jouer les petits enfants, pour caresser un chien... (Voilà... ! oh ! la verbe indiscipliné !...)

C'est si bon de voir encore... de voir toujours !...

Il veut un drapeau à son lit : — Comme elles sont belles, nos trois couleurs !...

Il caresse parfois l'étoffe... Et dans chacun de ses gestes, il y a de l'adieu...

Car il sent sur lui se fermer la porte de la lumière...

Il y a maintenant l'impression de deux voiles noirs flottant derrière ses yeux intacts... Il ne voit plus que sur le mince espace où la rétine tient encore.

Mais ce soir... ?

Mais demain... ?

Un matin de mai, un matin de soleil et de fleurs, le sergent dit à sa sœur :

— Comme le jour est long à se lever...

Mais tout d'un coup, il comprend l'affreuse vérité... C'est lui qui ne voit plus !... lui qui est entré pour jusqu'à la mort dans la grande nuit !...

— Mon pauvre petit !... s'écrie la sœur.

Des larmes coulent des yeux éteints, de ces larmes d'homme si impressionnantes à voir.

Mais bientôt, les essuyant d'un geste de brave, le sergent fait un signe de croix et dit simplement :

— (Fiat voluntas tua !)

Pierre L'ERMITE.

NOTICE

Dont forget the place

at
Edmundston, N. B.

We have a complete stock of Mill Supplies always on hand. A specialty of Belting Trojan, Balata, Thistle, Rubber, Leather, Oak extra tanned, Oak Victor tanned, Oak Viking tanned, Oak Standard double, Leviathan and Anaconda Belting, Lacing leather of choice, Shingle Ties and Lath Ties, Emery Wheels of all sizes. Batteries, Spark Plugs, Magnetos, Kerosine, Gasoline, Machine Oil of all kinds. Gasoline Engines "Waterloo Boy". Saws **SIMONDS & BISS-TON**.

We also buy and sell Lumber of all kinds. Long lumber and random, Shingles, laths, Telegraph Poles, Railway Ties, Fence Posts, Hardwood and Sawdust, etc., etc.

Give us a call and we will give you all informations free.

Office and Store opposite T. Boudreau, Barber Shop, near Covered Bridge. 25 Victoria Street.

J. W. LUCAS
Edmundston, N. B.